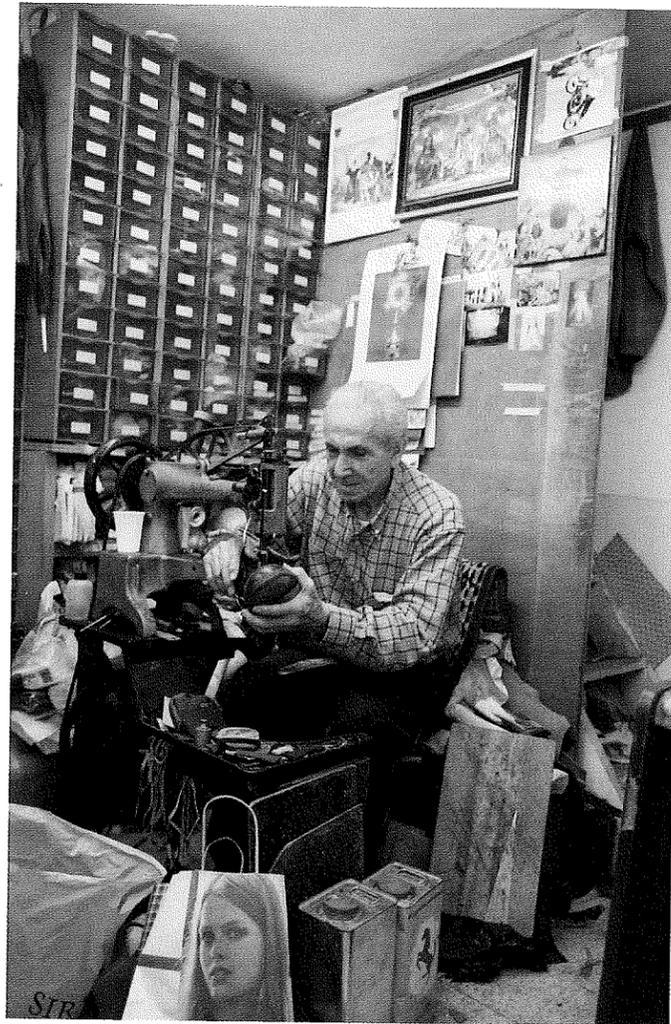


A Bourj Hammoud, les survivants du génocide

L'Institut français de Barcelone présente du 9 mai au 15 juin 2007 l'exposition intitulée *Survivants d'un génocide : les Arméniens de Bourj Hammoud (Liban) à partir des photographies d'Ariane Delacampagne.*



Cordonnier dans son atelier De Bourj Hammoud.

Dernier pays multiconfessionnel du monde arabe, le Liban héberge, sur dix mille kilomètres carrés, dix-huit communautés religieuses d'importance inégale et d'origines diverses. L'une des plus homogènes est la communauté arménienne, composée pour l'essentiel de descendants d'Arméniens ayant quitté la Cilicie (province méridionale de la Turquie où leurs ancêtres s'étaient établis au 11^e siècle) pour échapper à la tentative de génocide (plus d'un million de victimes entre 1915 et 1916) lancée contre eux par le mouvement nationaliste jeune-turc, après que ce dernier se fût emparé du pouvoir à Constantinople.

Near East relief et UGAB

Les quelques dizaines de milliers d'Arméniens qui ont alors réussi à gagner la Syrie et le Liban (deux régions de l'Empire ottoman placées sous mandat français par la Société des Nations en 1920) ont commencé par s'installer dans des campements de tentes hâtivement dressés dans les faubourgs d'Alep et de Beyrouth. Puis, à l'instigation du Haut-Commissariat français (lui-même soucieux de se conformer aux recommandations du Bureau international du travail), et grâce à l'aide financière d'organisations humanitaires telles que la Near East Relief ou l'Union générale arménienne de bienfaisance (présidée de 1930 à 1932 par l'homme d'affaires britannique Calouste Gulbenkian), les réfugiés ont entrepris de reconstruire leur vie.

Créée dans la banlieue nord de Beyrouth (où le spectre de la malaria

rôdait encore) pour héberger ces nouveaux arrivants, la localité de Bourj Hammoud est ainsi devenue, au fil des années 1930, un vaste chantier. Plusieurs milliers d'habitations s'y sont édifiées. Au rez-de-chaussée de modestes immeubles, épiciers, quincailliers, bijoutiers, tailleurs, tanneurs et cordonniers ont peu à peu repris leurs anciens métiers. Soutenues par le Catholico de Cilicie (seconde autorité religieuse, après celui d'Etch-



L'heure du café à camp Sandjak



Maison de retraite pour personnes âgées de la communauté arménienne, Bourj Hammoud

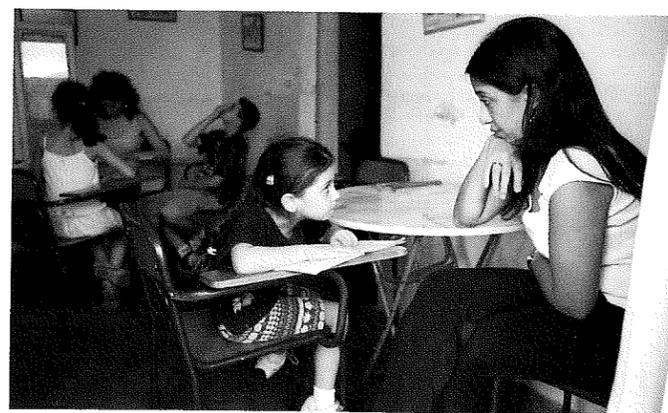
Un photoreportage d'Ariane Delacampagne

Depuis 5 ans, l'auteur a entrepris ce travail photographique sur les survivants et leurs descendants tels qu'ils vivent dans ce quartier arménien de Beyrouth, ainsi que sur un lieu de mémoire comme celui de Camp Sandjak, menacé de disparition pour cause de spéculation immobilière. C'est cette atmosphère de solitude et de déréliction d'un monde en voie de disparition que restitue magistralement, avec tendresse et recueillement, Ariane Delacampagne. C.D.



ADIEU

NDLR : Nous publions ci-dessus et ci-contre le dernier texte du philosophe Christian Delacampagne, ce grand ami des Arméniens, décédé le 20 mai 2007, (cf son interview dans le n°125 des NAM).



Une assistante sociale de la Croix de secours arménienne au Camp Sandjak

miadzine, pour l'ensemble des Arméniens), lequel venait lui-même de se transférer à Antélias (autre banlieue de Beyrouth) en 1930, des églises ont fait leur apparition, ainsi que des écoles pour les enfants qui, malgré l'obligation de pratiquer l'arabe, ont continué à parler l'arménien (voire le turc) en famille. Des services sanitaires et sociaux se sont même créés, avant et après l'accession du Liban à l'indépendance (1943), afin de venir en aide aux malades, aux personnes âgées et aux descendants de ceux qui n'étaient parvenus à fuir les massacres qu'en abandonnant le peu qu'ils possédaient.

Peau de chagrin

Ce courageux mouvement de reconstruction, une première fois ralenti par la Seconde Guerre Mondiale, a subi un nouveau coup d'arrêt lorsqu'en 1975 s'est déclenchée une guerre civile dans laquelle les Arméniens n'étaient pas directement impliqués, mais qui n'en a pas moins provoqué, au total, quelque cent cinquante mille morts et d'énormes destructions. Trois décennies plus tard, l'assassinat de l'ancien premier ministre libanais, Rafic Hariri (février 2005), a contribué, à son tour,

à relancer les violences intercommunautaires. Même si ces dernières ne sont pas dirigées contre les Arméniens, elles ont pour conséquence inévitable de les pousser, comme la plupart des autres chrétiens, sur les chemins de l'exil. Et bien que – de peur de remettre en cause les délicats équilibres sur lesquels repose le fonctionnement des institutions nationales – aucun recensement officiel n'ait été entrepris depuis 1932, la population beyrouthine ne cesse de voir, jour après jour, sa communauté arménienne se réduire comme peau de chagrin.

C'est pourquoi les photographies d'Ariane Delacampagne – issues d'un reportage sur le terrain qui n'a pu être mené à bien que parce que la photographe est elle-même arménienne et native de Beyrouth – ne constituent pas seulement un document sur les conséquences du premier génocide du 20^e siècle, mais aussi, on peut le craindre, un témoignage sur un monde promis – si l'Occident ne fait rien pour s'y opposer – à une inexorable disparition. ■

Christian Delacampagne